



**HAL**  
open science

# Élie Faure à l'épreuve de l'Inde. Socio-lyrisme d'un reportage publié par Le Petit Parisien : de Mon périple à Reflets dans le sillage (1931-1937)

Johanna Cappi

## ► To cite this version:

Johanna Cappi. Élie Faure à l'épreuve de l'Inde. Socio-lyrisme d'un reportage publié par Le Petit Parisien : de Mon périple à Reflets dans le sillage (1931-1937). Presses Universitaires de Bucarest; collection "Heterotopos". L'Inde, ce non-moi mien des penseurs et des voyageurs européens, sous la direction de Vanezia Parlea, 10/2021, pp.121-146, 2021, coll. " Heterotopos ". hal-03773283

**HAL Id: hal-03773283**

**<https://hal.science/hal-03773283v1>**

Submitted on 1 Aug 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Élie Faure à l'épreuve de l'Inde. Socio-lyrisme d'un reportage publié par Le Petit Parisien : de *Mon Périple* à *Reflets dans le sillage* (1931-1937)

Johanna Cappi, Sorbonne-Université (France)

En 1931, à l'âge de cinquante-huit ans, tandis que les pavillons de l'Exposition coloniale internationale présentent en France un inventaire exotique et pittoresque des territoires éloignés, Élie Faure (1873-1937), historien de l'art, esthéticien, critique et essayiste, entreprend un tour du monde de sept mois en tant que conférencier universitaire invité, dans le sillon de son oncle géographe Élisée Reclus. Avant son départ, Faure signe un contrat avec *Le Petit Parisien* qui le finance en partie par la publication en feuilleton de ses impressions de voyage dans le journal. Le parcours viatique est planifié à l'avance, il s'agit d'une traversée de l'Atlantique et du Pacifique jusqu'à l'océan Indien. De l'est à l'ouest, l'universitaire parcourt des contrées lointaines et donne des communications dans différentes universités, aux Etats-Unis, au Mexique, au Japon, en Chine, en Indochine, en Inde, en Palestine puis en Égypte, en tout une vingtaine de conférences financées<sup>1</sup>. Œuvre moins connue que la monumentale *Histoire de l'Art*<sup>2</sup> ou *L'Esprit des formes*<sup>3</sup>, le récit de long format *Mon Périple* constitue une expérience singulière dans la carrière de Faure dont notre étude propose une analyse

---

<sup>1</sup> Juliette Hoffenberg, préface à Élie Faure, *Mon périple*, Paris, éd. Seghers, 1987, 1<sup>ère</sup> éd. 1932, p. 11.

<sup>2</sup> Élie Faure, *Histoire de l'Art*, Paris, 1<sup>ère</sup> éd. H. Floury Libraire-éditeur, 1909-1914, 3 vol. Vol. 1 : *Art antique*, 1909, 236 p. ; vol. 2 : *Art médiéval*, 1912, 338 p. ; vol. 3 : *Art renaissant*, s. d. 318 p.

<sup>3</sup> Élie Faure, *L'Esprit des formes*, Paris, éd. Georges Crès et Cie, 1927, 452 p.

des discours sur la confrontation indienne. Précisons que si, sur l'ensemble des articles rédigés lors du voyage autour du monde, *Le Petit Parisien* n'en publie que treize sur vingt-trois, le parcours en Inde est restitué dans sa quasi intégralité puisque les cinq parutions au long cours dans le quotidien, du 29 décembre 1931 au 2 mai 1932, correspondent aux cinq chapitres restituant les étapes indiennes dans l'ouvrage, auxquels s'ajoute une chronique supplémentaire, rédigée à Bombay, en janvier 1932. D'une manière générale, nous avons procédé à une herméneutique des textes édités par la presse française et de ceux réunis et édités en volume dès 1932<sup>4</sup>. Nous esquissons les traits dominants de la figure du grand voyageur investie par Élie Faure. Dans un second temps, nous relevons les impressions poétiques, les visions indiennes et proposons des repères pour une stylistique faurienne. Nous interrogeons ensuite la posture socio-politique du regard à l'épreuve de l'Inde au travers d'une analyse des discours chez Faure. Enfin, nous évoquons les résurgences de l'expérience indienne dans *D'Autres terres en vue* (1932) et *Reflets dans le sillage* (1937).

### **Portrait d'un historien de l'art en écrivain grand voyageur**

*Mon Périple* témoigne de la confrontation de l'universitaire au terrain du voyage et à l'écriture *in situ* sur les peuples du monde et sur les dynamiques de la modernité. Panthéiste, portraitiste, spécialiste des représentations visuelles et de l'analyse des images, l'« *Histoire de l'Art*, souligne Juliette Hoffenberg, engageait [déjà chez Faure] une vue synoptique de la civilisation, une vision mondiale<sup>5</sup> ». Au début des années 1930, après avoir « déchiffré l'esprit des civilisations à travers les formes et les œuvres qu'elles nous ont léguées<sup>6</sup> », le voyage autour du monde acte la volonté d'une reconnaissance sur le terrain mais pas seulement. Dans sa correspondance datée de mai 1931, Faure affirme au sujet de son entreprise : « Je considère ce voyage comme une espèce de devoir vis-à-vis de moi-même. Non moral, certes, mais

---

<sup>4</sup> Élie Faure, *Mon périple : tour du monde 1931-1932*, Paris, éd. Société française d'éditions littéraires et techniques, 1932, 181 p.

<sup>5</sup> Juliette Hoffenberg, préface à Élie Faure, *Mon périple*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>6</sup> Jean Lacouture, Avant-propos à Élie Faure, *Mon périple*, *ibid.*, p. 7.

intellectuel, et même spirituel<sup>7</sup> ». Il s'agit à présent pour Élie Faure de parcourir de nouveaux horizons, de se rendre à la rencontre des hommes et des sociétés, d'autopsier les mœurs et les fardeaux des peuples, de saisir la passion des croyances et leurs rituels ou de palper les soubresauts d'une décolonisation à venir. Le récit viatique publié dans la presse s'aligne sur les codes principaux du récit de voyage et du grand reportage et se présente comme un carnet de route. C'est avant tout le statut de témoin-ambassadeur de la chose vue qui légitime le discours rapporté du lointain par Faure. Dans le titre du récit, le possessif « mon » déterminant le « périple » faurien, revendique d'emblée le recours à la subjectivité dans l'écriture du lointain. Mais l'historien de l'art et essayiste n'est pas journaliste et encore moins habitué aux grands voyages. De fait, son écriture se situe en marge de celle des grands reporters français célèbres comme Albert Londres ou Andrée Viollis, publiés à la même époque dans *Le Petit Parisien*. Chez Faure, les écrits de voyages ressemblent aux écrits sur l'art : de par leurs structures, leurs formes lyriques, intuitives, sensibles, poétiques et émotives. S'il surprend le lecteur de récits de voyage, le style littéraire de *Mon Périple* n'est pas nouveau. Lors du premier tome de son *Histoire de l'art*, Élie Faure assumait déjà une grande liberté d'expression et d'analyse qu'il remploie dans le procédé de l'écriture viatique. Dans *Mon Périple*, le théoricien se distancie du « pacte de lecture » journalistique, il se détache des attentes formelles de la rédaction du quotidien auxquelles le public est habitué. De fait, précise Hoffenberg, *Le Petit Parisien* ne publiera pas l'intégralité des chapitres rédigés autour du monde, ce que Faure pressent lorsqu'il confie, dès le mois d'août 1931 : « Je craignais de ne pas être à la hauteur dans ma correspondance au Petit Parisien, et voici maintenant que je la trouve trop bien pour lui et que je crains qu'ils ne l'écourtent ou la suppriment<sup>8</sup> », ou encore quand il s'adresse à la rédaction

---

<sup>7</sup> Élie Faure, lettre inédite du 30 mai 1931, cité par Juliette Hoffenberg, préface à Élie Faure, *Mon périple*, *ibid.*, p. 11.

<sup>8</sup> Élie Faure, lettre du 9 août 1931, cité par Juliette Hoffenberg, préface à Élie Faure, *Mon périple*, *ibid.*, p. 14.

du journal, en octobre 1931 : « J'espère que vous trouverez mes articles assez vivants, je ne sais pas l'impression qu'ils font<sup>9</sup> ».

Pendant la rédaction de son *Périple*, Élie Faure voyageur n'opère donc pas un exercice d'imitation de ses confrères du reportage ou de ses aînés du long cours. Dans l'introduction à la publication en ouvrage de 1932, ce dernier affirme inscrire son travail d'observateur dans le sillon de l'écriture naturaliste d'Emile Zola ou de celles d'Honoré de Balzac, de Pierre Loti, de Cuvier ou de Dostoïevski, mais il souligne également qu'il « possède sa propre clef » et que son « intuition » ouvrira des portes d'intelligibilité à ses lecteurs<sup>10</sup>. Faure rappelle surtout d'emblée qu'il ne s'agit pas pour lui de « faire » un tour du monde de la même façon dont « on » fait maintenant un voyage comme un portefeuille ou une montre<sup>11</sup> ». C'est pourquoi, le motif du terrain oriental, au-delà des nombreuses descriptions minutieuses, irrigue par-dessus tout chez ce dernier une puissante source de réflexion idéologique.

### **Poétique et repères pour une stylistique faurienne**

Après une traversée de l'Indochine, Faure fait étape en Inde, à la fin du mois de novembre 1931 et jusqu'à la fin du mois de janvier 1932. Il effectue un itinéraire de six semaines, ponctué par des séjours dans les villes de Tanjore, de Darjeeling, de Delhi, de Udaipur et de Bombay tandis que les reportages indiens sont publiés par *Le Petit Parisien* à partir du mois de décembre 1931 et jusqu'en mai 1932<sup>12</sup>. La parution dans la presse ne respecte donc pas nécessairement la chronologie du voyage. Cependant, la restitution du parcours dans l'ouvrage *Mon Périple* se déploie en une chronique fidèle des étapes du voyage autour du monde. Dès l'incipit de

---

<sup>9</sup> Élie Faure, lettre n°435, 31 octobre 1931, cité par Juliette Hoffenberg, *ibid.*

<sup>10</sup> Élie Faure, *Mon périple*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>12</sup> Élie Faure, *Mon Périple*, récit de voyage publié dans le *Petit Parisien*, 1931-1932. Cinq articles indiens : « L'Inde, immense orgie de pittoresque », *Le Petit Parisien*, 29 décembre 1931 ; « L'Âme hindoue », *Le Petit Parisien*, 14 février 1932 ; « La Morbide léthargie des hindous », *Le Petit Parisien*, 18 février 1932 ; « Le Problème de l'Inde est celui du colonialisme », *Le Petit Parisien*, 6 mars 1932 ; « L'Inde et la technique moderne », *Le Petit Parisien*, le 2 mai 1932.

« L'Inde, immense orgie de pittoresque », rédigé lors de la première étape dans la ville de Tanjore et publié le 29 décembre 1931<sup>13</sup>, Élie Faure aborde d'abord l'Inde dans sa dimension métaphysique, celle-ci « a la fièvre, souligne-t-il, tant se sont renouvelées et transformées ces hallucinations collectives où le monde étanche sa soif des idées et des images. On renonce à compter ses dieux<sup>14</sup> ». La terre indienne surgit sous un registre surnaturel, « forée de cavernes souterraines où des statues effrayantes paraissent remuer dans l'ombre<sup>15</sup> ». Faure décrit ensuite une variété de paysages pittoresques aux aspects exotiques, les caractéristiques de la jungle, celles de la flore indienne mais aussi celles de la faune sauvage et dangereuse. Le lecteur croise rapidement une variété de serpents<sup>16</sup> dont « un cobra [grouillant] dans les ruines des citernes ; des éléphants sauvages ; des léopards et mêmes de « petits écureuils gris rayés d'or qui hantent toutes les ruines<sup>17</sup> ». Chez Faure voyageur, le registre du sacré est rapidement mis en scène. De fait, le lecteur est invité à cheminer à ses côtés, le long des fleuves ancestraux où des cadavres côtoient des pyramides de fleurs<sup>18</sup>. Les observations attentives de l'universitaire sont transcrites par de minutieuses descriptions. Élie Faure évoque les temples hindous et donne à voir dans le détail l'art statuaire qui les ornemente. Ces nombreux passages traduisent l'inclination de l'auteur pour l'histoire de l'architecture et rappellent *L'Esprit des formes*, le cinquième tome de *l'Histoire de l'art*, publié en 1927.

Chez Élie Faure, précise l'historienne Muriel van Viet, dès les premiers écrits scientifiques, l'approche historique et l'analyse esthétique se conjuguent avec la réflexion philosophique, où, déjà, « lyrisme », « anaphore », « métaphore-fleuve » et « multiples interpellations du lecteur » rythment la construction de l'entreprise esthétique<sup>19</sup>. La première partie du récit de Tanjore s'inscrit donc dans la trajectoire traditionnelle de

---

<sup>13</sup> *Le Petit Parisien*, 29 décembre 1931, pages 1 et 4.

<sup>14</sup> Élie Faure, *Mon périple*, *op. cit.*, p. 140.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>19</sup> Muriel van Viet, « “L'esprit des formes est un” — Élie Faure, pour une esthétique révolutionnaire », [En ligne], Dossier « Élie Faure », in *Regards croisés* n°5, revue trimestrielle franco-allemande de recension d'histoire de l'art et d'esthétique, HiCSA, Université Paris 1, 2016.

l'écriture des récits viatiques, mais aussi dans le sillon d'une stylistique déjà maîtrisée<sup>20</sup>. Chez Faure, la stratégie narrative tresse les descriptions des choses et des lieux observés avec l'art de la synthèse essayiste. En Inde, les topos littéraires de la rencontre du voyageur avec la ville de Tanjore, avec les paysages alentours ou avec les animaux sauvages prédominent. Et, si Faure les présente rapidement à ses lecteurs comme une énumération de lieux communs des représentations indiennes, les longs développements qu'il en fait participent paradoxalement à raviver ceux-ci dans l'imagination du lecteur. Notons que les descriptions pittoresques de la faune et de la flore occupent les trois-quarts du compte-rendu de l'étape à Tanjore. Le récit entrelace une narration à la première personne du singulier dans laquelle Faure se met en scène en voyageur restituant la chose vue. Ainsi, l'universitaire, qui effectue l'ensemble des trajets indiens par le chemin de fer, décrit les saynètes animées qui se présentent à lui, lors des arrêts dans différentes gares : « je vois un corbeau — que de corbeaux ! ils voilent quelquefois le jour » ; « à côté d'un singe manchot [...], au milieu de trente autres qui viennent quêter des bananes aux portières des wagons, un milan fond du ciel pour saisir une ordure à mes pieds » ; « ce gros rameau vert qui obstruait ma route vient de s'envoler sous mes pieds : c'est un essaim de papillons », précise-t-il<sup>21</sup>. Cependant, entre les tableaux exotiques, Faure dévoile parfois un point de vue plus subjectif, une réflexion personnelle, c'est le cas, par exemple, lors de son éloge aux pachydermes :

Quant aux éléphants, ces échappés du déluge qui prennent leur bain chaque soir pour distraire les lectrices de Conan Doyle, je souhaite aux dites lectrices de prendre autant de plaisir que moi. Je vous dirai que j'adore les éléphants pour leur splendeur sculpturale et leur esprit philosophique. Je me regarde comme heureux que Dieu m'ait donné de naître assez tôt pour entrevoir encore quelques-unes de leurs familles survivantes, et de mourir avant que le dernier d'entre eux soit tombé sous les balles de quelque énergique crétin qui vend du drap à Manchester, des conserves à Chicago, de l'acier à Essen ou des valeurs à Paris. J'ai pu éviter, en payant, qu'on ne fit jouer la comédie que vous savez, si avilissante pour nous-même, lever la trompe, barrir pour égayer la galerie, « faire le beau », que disais-je encore ? Ils se couchent sous l'eau courante et y restent étendus, ou plutôt détendus, absolument

---

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> Élie Faure, *Mon périple*, *op. cit.*, p. 141.

immobiles, les yeux fermés, et offrant ainsi l'image de la plus parfaite béatitude. Béatitude qu'accroît visiblement l'énorme racloir qui les dégrasse et la brosse en chiendent qui les frotte. Les cornacs sautent de l'un à l'autre, comme sur de gros rochers, pour s'emprunter l'outil à récurer la peau rugueuse, échanger du tabac ou faire un brin de causette, et les éléphants ne bronchent pas. On voit seulement frétilleur leur oreille et remuer un peu leur trompe qui se balance au fil du fleuve pour cueillir l'air ou qui échange avec celle de leur voisin des signes tactiles de jubilation ou d'amitié. C'est adorable<sup>22</sup>.

Si la rencontre avec les éléphants enthousiasme, émerveille et attendrit Élie Faure autant que les conditions de la chasse et de la domestication des animaux sauvages le révoltent et lui font souligner le poids historique de la domination européenne, le lecteur attentif remarque cependant que le long récit de cette étape indienne en dit peu sur la population qui anime Tanjore. Suivant le même registre de l'émerveillement, les successions d'adresses aux lecteurs invitent surtout à la découverte de particularités exotiques : « Vous ne verrez nulle part ailleurs ce figuier<sup>23</sup> » ; ou encore « Prenez-garde, vous allez écraser ce serpent dont vous devinez sous les muscles la forme du rat qu'il vient d'engloutir<sup>24</sup> ». Ces interpellations imagées participent d'une stratégie narrative qui consiste à accrocher le lecteur par l'attrait des motifs de l'ailleurs envisagés comme extraordinaires. La première étape à Tanjore rédigée par Élie Faure cisèle ainsi toute une mythologie orientaliste et le mot « ivresse » survient à de nombreuses reprises pour situer l'état du voyageur en confrontation avec l'Ailleurs indien. Par exemple, s'adressant de nouveau aux lecteurs, Élie Faure interroge : « Vous représentez-vous l'ivresse qu'on goûte en apercevant du train, sur le tertre qui surmonte le fleuve, de grandes étendues d'étoffes rouges, ou roses, ou bleues, séchant sur le gazon vert<sup>25</sup> ? ». Artifice prisé dans les récits de grand reportage, le recours à la forme interrogative permet au voyageur de créer, au fur et à mesure de la narration, un effet de rapprochement, un sentiment de proximité sous la forme d'une interaction balisée par les confidences au lecteur.

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 144.



Si Faure semble fasciné par les découvertes qui ponctuent son arrivée en Inde, l'on note qu'il conserve pourtant, les premiers temps, un regard européenocentré sur l'altérité qui se présente à lui. La mobilité du regard demeure à distance de la population sur laquelle Faure ne s'attarde pas réellement. Ainsi, au moment où il pose ses bagages à Tanjore, Faure décrit le personnel de l'établissement hôtelier à travers une esquisse succincte globale, selon un procédé d'énumération rapide, expliquant que

vingt personnages en uniforme fantaisiste, ou drapés de loques éclatantes ou presque nus et le turban roulé au front, se ruent avec des cris sauvages, s'arrachent vos valises, suivent votre sillage jusqu'à l'hôtel où vous entrez dans leur tourbillon grossissant, jusqu'à votre chambre où vous apprenez qu'il s'agit de trois porteurs, de deux guides, de cinq domestiques, d'un chauffeur, d'un cocher, de trois tireurs de pousse, d'un joaillier, d'un marchand de soieries, tous réclamant, qui un pourboire, qui une commande, qui un ordre, avec une espèce d'obstination timide et les mains en forme de coupe [...] <sup>26</sup>

Loin de dérouler un portrait attentif de chacun des personnages, les figures caricaturales des travailleurs indiens s'ajoutent aux nombreux motifs pittoresques et constituent un marqueur de la confrontation à l'Autre. Le passage de l'arrivée dans la ville traduit avant tout *in fine* le choc de la rencontre entre l'Occidental et les Orientaux.

Par ailleurs, lorsqu'Élie Faure décrit la ville de Tanjore, la comparant à celle de Ceylan qu'il traversait les jours précédents, il précise que son charme luxuriant lui « apparaît comme un mélange trouble d'ivresse et d'effroi <sup>27</sup> ». L'auteur souligne donc l'état de séduction et de stupéfaction qui l'envahit et ce sont des sentiments contrastés qu'il cherche à transcrire et à transmettre. Plus loin, l'espace d'une digression, il confie : « En vertu même de l'enseignement spirituel qu'on peut retirer d'un tel spectacle, je m'étais juré de bannir de ces récits tout pittoresque. Mais l'Inde est une immense orgie de pittoresque. Je suis bien obligé de la traverser, même et surtout pour la vaincre <sup>28</sup> ». Faure suggère ici ses intentions de voyageur et d'écrivain, suscitant l'intérêt du lecteur. Pourtant, si dès l'incipit, il suggérait une

---

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>28</sup> *Ibid.*

attention particulière aux populations — « Où que tombe votre regard, la faim, la soif, l'amour, la lutte et l'entraide se disputent pour l'accaparer<sup>29</sup> » — à la fin de la chronique de Tanjore, les hommes et leurs occupations demeurent acculés textuellement à la fonction de personnages secondaires ou d'adjuvants. Ainsi que l'expose, par exemple, le bref passage consacré aux laveurs d'éléphants. Toutefois, chez Faure, la misère ou l'allégresse du peuple hindou se profilent et se ressentent par le biais de tonalités émotionnelles qui l'irriguent, tantôt d'humeur sombre, tantôt émerveillé, voire exalté par les événements qui l'entourent. Sur ce point, les phrases de conclusion du premier récit indien sont éloquentes puisque Faure formule une synthèse de sa confrontation à Tanjore et des modalités d'écriture *in vivo* du spectacle de l'Ailleurs, lorsqu'il déclare : « je crois que ce n'est qu'en recueillant d'abord ses harmonies spontanées qu'on parvient à comprendre un peu l'art, les mœurs et plus avant l'esprit même d'une contrée », et qu'il ajoute :

Je crains que le touriste ne cherche dans le pittoresque ce qui est l'exception pour lui, en somme, ce qui ne lui appartient pas. Cela prouve son indigence, et voilà tout. Un peu moins pauvres, nous pourrions découvrir ce qui est normal en ceux qui nous l'offrent, je veux dire, ce qui est en nous comme en eux, ce qui exprime nos relations comme les leurs avec le multiple univers. C'est en regardant en soi-même qu'on parvient le plus aisément à apprécier à sa valeur ce qu'on croit être hors de soi<sup>30</sup>.

### **A l'épreuve de l'Autre : posture du regard et discours critique**

Notre étude questionne à présent l'évolution du processus d'observation sur le terrain et subséquemment le procédé narratif annoncé précédemment par l'auteur : éviter le pittoresque d'une vision touristique. De quelle manière Faure tente-t-il de recentrer son regard au bénéfice d'une rencontre avec l'Autre ? Faure parvient-il à un décentrement du pittoresque au profit d'une observation de la société indienne comme altérité non exotique ?

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 145, 146.

Chez Élie Faure, l'observation de l'Autre se déploie progressivement, l'attention du voyageur balaye d'abord l'horizon dans un large spectre où l'homme et ses agitations ne forment qu'un phénomène parmi d'autres plus universels. Publiée dans *Le Petit Parisien* le 14 février 1932, la deuxième chronique indienne de *Mon Périple*, intitulée « L'Âme hindoue », correspond à l'étape effectuée après Tanjore, en décembre 1931, dans la ville de Darjeeling. Après une nouvelle inscription de la trajectoire du voyageur déployée à la première personne du singulier, les descriptions du récit renouent avec les écrits sur l'art et la spiritualité :

Me voici, sous un soleil fixe, entre la lagune et la mer, sur une étroite bande de sable plantée de pins rabougris. D'énormes rochers, sculptés du haut en bas, y sont tombés des mains d'un dieu. Devant les bas-reliefs de Mahavellipore, je suis doublement chez moi : Brahma y règne, et Brahma est peut-être, entre tous les dieux, celui dont les richesses spirituelles n'ont pas cessé de s'incarner. Mais il semble avoir consenti à recueillir ici les échos lointains d'un bouddhisme dix fois séculaire pour y marquer l'épanouissement du germe déposé dans l'âme des peuples indiens par les statues que traînait Alexandre dans ses convois militaires. [...] Élargissement colossal d'une vision peu à peu rétrécie par les statuaires de l'Attique jusqu'à se refuser à voir dans le monde autre chose que l'homme, et bientôt, dans l'homme même, autre chose que sa structure anatomique. Prise de possession non plus d'une acropole naturelle pour y construire quelque petit temple à la mesure d'une intelligence harmonieuse et d'une sensibilité modérée, bien que pénétrante, mais de cette acropole même, d'immenses parois de pierres pour y sculpter une épopée qui semble pousser du dedans par les battements d'un cœur<sup>31</sup>.

Chez Faure, la fascination pour les bas-reliefs de Mahavellipore, qu'il considère comme « la merveille de l'Inde », s'observe déjà dans *l'Histoire de l'art*, précise Juliette Hoffenberg qui souligne un passage dans lequel leur « description mêle les règnes : l'animal au minéral, le végétal à la mer, à l'homme<sup>32</sup> » et forme « une parabole de l'Inde à demi submergée, où l'individu (la statue grecque) ne parvient pas à l'existence<sup>33</sup> ».

Cependant, lors du périple à Darjeeling, plusieurs épisodes dessinent des tableaux populaires et actent indéniablement un rétrécissement du champ

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 153.

du regard faurien. Le voyageur témoigne de l' « héroïque énergie des hommes, [de] la grâce et [de] la fragilité des femmes, [de] la placidité des bestiaux, [de] la majesté familière des éléphants, [de] la faim des fauves, [de] l'apparition brusque et terrifiante du serpent au-dessus des herbes<sup>34</sup> ». L'énumération descriptive procède à une inversion de l'attention visuelle : l'ordre d'énonciation des sujets de la découverte a été modifiée, ce sont désormais les hommes que l'auteur aperçoit en premier tandis que les animaux exotiques bouclent la mise en scène. La stratégie narrative suivante marque une nouvelle dimension du procédé viatique chez Faure car elle esquisse des interactions entre le voyageur européen et certains habitants. Ce mouvement social de l'écriture est rare sur l'ensemble de la chronique indienne, et il importe de le relever ici au travers de deux moments distincts du trajet. Élie Faure confie d'abord : « Des femmes entravées de lourds anneaux d'argent m'ont souri, tout à l'heure, de leur visage de cuivre sombre que ponctuent, aux ailes du nez, des perles d'or<sup>35</sup> ». Puis, il poursuit : « Des Sudras presque nus, à moins que ce ne soient des Brahmines, me guident, qui m'ont porté sur leurs épaules pour franchir la lagune grossie par les pluies<sup>36</sup> ». La dynamique narrative traduit bien une interaction entre les étrangers, si le passage souligne un retour du regard comme outil exploratoire, l'observateur européen est surtout observé à son tour par l'Autre, puis, il est aussi guidé et aidé physiquement dans l'épreuve du voyage désormais partagée. Si aucune parole rapportée ne survient dans le récit, sous la forme de dialogues, les micros événements acquièrent suffisamment d'importance aux yeux du voyageur pour qu'il choisisse de les relater. D'ailleurs, un troisième temps fort vient peu après renforcer les premiers, lorsque le narrateur confie : « Quand je descends du formidable bas-relief qui montre Vishnou endormi, [...] un paysan me tend un panier où un cobra siffle en déployant son capuchon<sup>37</sup> ». Le geste de l'Indien en direction d'Élie Faure le renvoie de nouveau à son statut de voyageur et de découvreur d'insolite.

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 148, 149.

Pourtant, Faure interrompt la narration du périple viatique à la faveur d'une nouvelle critique de la mystique hindoue et du Brahmanisme, renforcée par sa visite des temples du Sud et du Nord-Est dont les sculptures ornementales (des dieux aux corps enlacés) « grouillent de formes indistinctes »<sup>38</sup> et ne trouvent pas les faveurs du critique d'art :

Au cours de la décadence brahmanique, à Kanarak par exemple, l'obscénité devient l'expression de l'amour. [...] Sinon, me sera-t-il permis d'éprouver quelque dégoût, non certes de la liberté du spectacle, mais de l'échec du sentiment qu'il a voulu traduire, parce qu'il avait perdu le pouvoir d'y manifester sa foi ? Le Brahmanisme, comme toutes les religions, porte en lui, et dans sa nécessité historique même, son germe d'agonie. Sa divination de l'amour et de la mort, c'est-à-dire de la permanence des forces qui maintiennent vivant l'esprit, le condamnait à une orgie sensuelle redoutable qui l'a d'autant plus assombri qu'il s'éloignait davantage de l'élan mystique primitif<sup>39</sup>.

Dans *Mon Périple*, le brahmanisme apparaît comme « figé dans une hiérarchie sacerdotale » et « voué à la décadence <sup>40</sup> ». A *contrario* du philosophe Hermann von Keyserling, qui effectua lui aussi un tour du monde de 1911 à 1912 et loua, dans son *Journal de voyage d'un philosophe*<sup>41</sup>, les vertus de la spiritualité brahmaniste comme un guide à l'adresse de l'Occident, lors de sa pérégrination dans la région des temples, Faure élabore quant à lui une critique de la « déliquescence du culte » qui enchaîne l'Inde à son retard<sup>42</sup>.

Sous le titre évocateur « La morbide léthargie des Hindous <sup>43</sup> », la chronique suivante renforce la réflexion amorcée à Darjeeling. En chemin pour Delhi, le récit, aux tournures romantiques, emporte d'abord le lecteur à Bénarès parmi « les immenses escaliers roux que l'eau vient battre », les « étoffes orangées, pourpres, jaunes, [les] turbans citron ou roses », les femmes « qui gardent leurs bijoux et leurs robes pour se plonger dans la rivière et y laissent, en se retirant, leurs couronnes de fleurs », les « corps de

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>40</sup> Juliette Hoffenberg, *ibid.*, p. 153.

<sup>41</sup> Hermann von Keyserling, *Journal de voyage d'un philosophe*, Paris, éd. Du Rocher, coll. « Rocher Littérature », 1<sup>ère</sup> éd. 1927, 2003, 875 p.

<sup>42</sup> Élie Faure, *Mon périple*, *op. cit.*, p. 153.

<sup>43</sup> *Le Petit Parisien*, 18 février 1932.

bronze et d'ambre chaud dont l'immersion seule est une prière », les « ascètes immobiles, le visage voilé, les deux mains ouvertes<sup>44</sup> ». Faure dresse un panorama coloré et poétique de la vie qui anime les abords des temples bordant le Gange, mais il évoque aussi les contrastes de la mystique hindoue et « sa fièvre philosophique avec ces rappels incessants de l'animalité et de la mort » qui imprègnent un paysage où « les vaches sacrées errent sur les terrasses, sur les marches », où les singes « hantent en groupes énervés les chapiteaux et les corniches » et où des « cadavres jonchés de pétales soufre » sont ensuite exposés « sur le bûcher où de sombres langues de flammes lèchent leur linceul<sup>45</sup> ». La progression de l'énumération traduit finalement la sensation d'une ambiance inquiétante pour l'observateur étranger. Faure ne saisit pas les croyances populaires qui l'entourent, ses pérégrinations solitaires exacerbent une grande confusion qu'il avoue dans une lettre adressée à sa nièce et dans laquelle il confie se sentir « enveloppé de tristesse et de dégoût<sup>46</sup> ». Le ton désenchanté du récit témoigne du poids de l'étape indienne, du choc des cultures et de la violence des émotions subies par l'écrivain-voyageur dans sa confrontation à l'Autre et à la mystique hindoue :

[Le] lavage quelque peu répugnant du corps, de la bouche, du linge dans l'eau la plus sale du monde, bien qu'elle roule tant de fleurs, ce cabotinage, ce dévergondage, cette hygiène primitive et cette sainteté confondus qu'on rencontre à chaque pas. Car enfin, ce sont là les pratiques de la mystique hindoue immémoriale. Tous les temples sont en ruines, et ceux qu'on reconstruit paraissent de carton<sup>47</sup>.

La reprise du procédé de description critique des choses vues mais observées à distance, tressée à la radicalité du vocabulaire égrené, traduit un besoin de contestation des mœurs étrangères. Faure, formé à la médecine, est révolté par les scènes de purification qui scandent les abords du Gange. Arrivé à Madura, une dernière visite d'un temple sanctuaire renforce la précision du sentiment de dégoût, sur un ton toujours très subjectif :

---

<sup>44</sup> Elie Faure, *Mon Périple*, *op. cit.*, p. 154.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> Cité par Juliette Hoffenberg, *ibid.*, p. 159.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 154.

Je pénètre, un soir, dans le temple de Madura, si surprenant avec sa double enceinte, [...] sa piscine géante où tant de fidèles se baignent, ses foules bariolées et remuantes comme celles d'un marché. Je me trouve soudain parmi la cohue de dévots, presque tous nus, barbouillés de peinture grise, marqués au front de bandes blanches, de tâches rouges ou vertes, hommes, enfants, femmes causant, criant, psalmodiant, assis ou accroupis parmi les détritiques qui jonchent la dalle, coques de noix d'amandes, écorces de bananes ou d'oranges, bouses noyées dans les flaques d'urine avec des fleurs. Autour du sanctuaire éclairé de lampes fumeuses, le glapissement des marchands, le beuglement des vaches qui vont et viennent, le barrissement d'un énorme éléphant, ferré des quatre pattes, qui se balance entre ses chaînes sans arrêt. Partout, dans l'ombre, des sculptures grimaçantes, [...] des coins de ténèbres sinistres d'où sortent les plaintes scandées des mendiants et des infirmes, une musique sauvage qui verse l'ivresse mystique et l'excitation théâtrale. Obésités repoussantes, muscles atrophiés et paralysés, impudeurs illégitimes, étalage de toisons, de difformités et d'ulcères, bateleurs, jongleurs, fakirs, ascètes confondus, prosternations, invocations, prières hurlées ou murmurées. [...] Je suis le seul Européen ici. De tout le jour, je n'en ai pas vu un seul autre dans la ville. Au milieu de ces fanatiques vociférant, qui tous me regardent, je suis pris d'une affreuse angoisse. [...] Je me sens comme un naufragé perdu en pleine mer<sup>48</sup>.

Le récit de voyage ne se contente pas de consigner les phénomènes observés, *Mon Périple* fonctionne comme un carnet de bord où la pensée de l'auteur prend forme. Chez Faure, la figure du voyageur universitaire doublée du théoricien cartésien, curieux et ouvert à la stimulation des différences, semble régulièrement décontenancée, saisie par l'altérité. Revenant, en 1937, sur la fonction de la subjectivité narrative dans *Mon Périple*, Faure souligne :

On a dit le « moi » haïssable. Il m'apparaît que parler de soi, au contraire, est le comble de l'humilité. C'est un effort pour se connaître ; pour solliciter par conséquent des « autres » d'essayer de vous comprendre, avant que de vous juger. C'est aussi un encouragement aux « autres » à s'interroger sur eux-mêmes pour se rapprocher de vous. Au surplus, est-il humainement possible, même quand on parle des « autres », de ne pas parler de soi<sup>49</sup> ?

L'expérience indienne accentue chez Faure une perte de repère qui le tourmente, la visite du temple de Madura réaffirme le rejet de la culture de

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 156, 157.

<sup>49</sup> Élie Faure, préambule à *Reflets dans le sillage*, *ibid.*, p. 193.

l'Autre et formule l'aveu du sentiment de frayeur face à l'étrangeté affleurée. Chez Faure, l'esprit cartésien s'oppose violemment aux valeurs locales, aux croyances et aux superstitions. De fait, la construction des étapes en Inde dessine une lutte intellectuelle contre les illusions que l'Occident nourrit vis-à-vis de la spiritualité indienne. L'Inde mystérieuse et sa métaphysique hindoue — silo d'une vie intérieure — ne le fascinent définitivement pas. Si, dans sa jeunesse, Faure a rêvé d'une Inde littéraire et picturale, en 1931, il avoue sa déception : « Je poursuis mon triste voyage, car il est devenu triste indiciblement. Les Indes, rêve romantique de ma jeunesse, m'ont déçu profondément. Je ne le laisse pas trop paraître dans mes articles, mais on le comprendra à leur ton découragé<sup>50</sup> ».

Cependant, renouant avec la composition de son *Histoire de l'Art*, Faure parvient à mettre en perspective l'histoire de l'Inde dans les deux chroniques qui concluent son séjour. La première, rédigée lors de l'étape à Udaipur, observe « L'Inde face à la technique moderne »<sup>51</sup>. Faure met en scène la ferveur du militantisme social et la problématique des castes qui régent et divise la société indienne, mais il éclaire aussi les conflits entre le spiritualisme, la modernisation par la science et l'apport colonial, précisant que

S'ils quittent cette terre de miracle, [les Anglais] ne pourront lui enlever ses rails, ni ses grandes installations urbaines, industrielles, hospitalières, électriques, ni les routes, les ponts, les aqueducs, les égouts. Ce qu'il y a de plus frappant dans les mouvements de la foule hindoue pourrait bien être justement son goût passionné pour le voyage. [...] La misère [...] se concentre ici dans les gares. Mais elle y coudoie l'activité la plus moderne dans cette course commune au néant que les Hindous ont si bien vue. La multitude hindoue déferle vers les trains comme une eau sans cesse mouvante<sup>52</sup>.

Pour Faure, les implantations des infrastructures scientifiques modernes incarnent désormais un renouvellement des « dieux immémoriaux » hindous, notamment au travers des réseaux de voies ferrées, qu'il emprunte sur plus de huit cents kilomètres durant sa traversée de l'Inde, qui transforment

---

<sup>50</sup> Élie Faure, Lettre à sa sœur, cité par Juliette Hoffenberg, *ibid.*, p. 159.

<sup>51</sup> *Le Petit Parisien*, 2 mai 1932.

<sup>52</sup> Élie Faure, *Mon Périple*, *op. cit.*, p. 164, 165.



profondément le fonctionnement économique, spirituel et social de la civilisation indienne : « Connaissez-vous un peuple mieux préparé que celui-là à appliquer ses facultés intuitives incomparables à découvrir non plus les réalités de la métaphysiques, [...] mais les réalités sociales dont l'urgence l'assaille comme elle nous assaille tous<sup>53</sup> ? ». Il y revient, par ailleurs, dans un ouvrage intitulé *Terre promise*, en 1933. Par ailleurs, à Bombay, Élie Faure, qui croise Gandhi, est gagné par un vigoureux optimisme qu'il confie, dans une lettre, à sa petite fille : « J'ai vu arriver, un monsieur tout habillé de blanc avec des lunettes qui a une tête de tortue et était dans une voiture pleine de fleurs qu'on lui jetait des fenêtres. C'était bien beau ! Maintenant, on l'a mis en prison. Mais il en sortira<sup>54</sup> ». Dans sa chronique du 28 décembre 1931, Faure consigne l'événement au travers d'une description de la résurgence et de la manifestation d'un esprit national chez les Hindous et évoque, dans ses mots de conclusion, quelques échanges avec des seigneurs radjpoutes qui lui « parlent avec résignation de la démocratie prochaine<sup>55</sup> ».

### **Bilan et palimpsestes**

Faure quitte l'Inde le 8 janvier 1932. Sur le paquebot qui le ramène en Europe, traversant la mer rouge, il rédige un petit pamphlet intitulé « Le problème de l'Inde est celui du colonialisme<sup>56</sup> ». Au moment d'établir une synthèse indienne, et à la lumière de ses traversées de la Chine, de l'Égypte ou de l'Indochine, Faure pose le constat de « l'impossibilité matérielle pour le paysan misérable de cultiver un sol qui réclame l'association des exploitants pour l'achat de machines et l'entreprise des travaux d'intérêt commun<sup>57</sup> », un système qu'il qualifie de « convulsions ataxiques de l'économie mondiale<sup>58</sup> ». En effet, si les pays riches se confrontent à la surproduction, à un « rythme de création industrielle et agricole » qui dépasse la nécessité, la

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 165, 166.

<sup>54</sup> Cité par Juliette Hoffenberg, *ibid.*, p. 173.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>56</sup> *Le Petit Parisien*, 6 mars 1932.

<sup>57</sup> Élie Faure, *Mon Périple*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>58</sup> *Ibid.*

« puissance de consommation<sup>59</sup> », Faure rappelle qu'en Inde « un milliard d'hommes, au bas mot, souffre de la faim et de la misère<sup>60</sup> ». Loin de la vision transmise par Pierre Loti dans *L'Inde sans les Anglais*, l'auteur de *L'Histoire de l'art* transmet une analyse de la situation coloniale qui lui paraît à bout de souffle. Confronté aux réalités de la violence des conquêtes, Faure ne condamne pas, cependant, les apports de l'Occident vers l'Orient, que reflète, selon lui, l'introduction de la modernité. Jean Lacouture souligne combien la convergence, chez Faure, « entre le combat politique ou social et la critique d'art » se trouve aux racines de sa conception de la création esthétique<sup>61</sup> ». Lors du voyage autour du monde, si son « regard de chasseur aux aguets » découvre la rotondité de la terre et la richesse culturelle des peuples qui l'habitent, Faure prend également la mesure, notamment en Inde, du « règne de la faim et de son évidence mortelle<sup>62</sup> ».

Dans *D'Autres terres en vues*, publié en 1932, Faure renoue avec le récit de voyage autour du monde, sous la forme d'un essai critique. Le chapitre intitulé « L'Âme Hindoue ou divin trop divin<sup>63</sup> » revient avec optimisme sur la récente expérience indienne et développe, entre autres, les particularismes qui lient entre eux les populations de l'Inde et « la nature où ils vivent<sup>64</sup> ». Sous l'angle de l'épopée intérieure notamment, et sans omettre la prégnance de la division des peuples par les castes, Faure déploie une histoire métaphysique de l'Inde sur laquelle s'articule, selon lui, « leur conception du monde et de la société<sup>65</sup> ». Dans cet essai, la médiation de son « moi » observateur et commentateur s'applique moins chez Faure à une analyse d'un monde passé qu'à faire l'éloge d'un monde à venir. Faure dépeint, en effet, un monde moderniste « en route pour une civilisation symphonique<sup>66</sup> », où la connaissance des cultures passe par l'essor de la science, de la

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> Jean Lacouture, « Élie Faure : l'œil véhément », *Le Débat* 2002/3 (n°220), Gallimard, pp. 61-71.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> Élie Faure, « L'Âme Hindoue ou divin trop divin », *D'Autres terres en vues*, Paris, éd. La Nouvelle revue critique, 1932, pp. 109-134.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 111, 112.

<sup>66</sup> Jean Lacouture, « Élie Faure : l'œil véhément », *op. cit.*

technique comme de la machine, et lui semble une promesse d'unification des peuples :

La science est, comme l'art, comme la métaphysique, un instrument au service de l'unité du monde dont notre intuition nous entretient. [...] L'avenir dira si l'entente entre l'Asie et l'Europe est possible [...] <sup>67</sup>

Enfin, *Reflets dans le sillage*<sup>68</sup>, œuvre publiée en 1937, renouvelle le commentaire du périple autour du monde effectué entre 1931 et 1932, en proposant, dans chaque chapitre, sous la forme de l'autopsie et proche du guide de voyage, une revue détaillée des moyens de circulation empruntés par Élie Faure : des bateaux, des trains et des gares, des automobiles aux autres transports rudimentaires, mais aussi des hôtels où il séjourna, des cités traversées, des images marquantes, des animaux exotiques et des populations rencontrées, tels qu'il ne les abordait pas dans les feuillets pour Le Petit Parisien. Faure s'en explique en préambule :

Comme je me rends compte que les exigences du grand public ont, elles aussi, droit de cité dans le monde [...], je vais tout de même tenter de montrer ici les différences apparentes que j'ai pu constater entre les hommes et les choses de chez nous et les hommes et les choses de ces contrées « *estranges* ». Ce n'est point-là ma manière, certes, mais je m'en voudrais qu'on put me soupçonner de mépriser les miettes de ma table, sous prétexte que je n'ai plus faim. Il y a un art d'accommoder les restes. [...] Voici donc les résidus de mon périple. Après tout, en cours de route, je me suis bien souvent accoudé à la rambarde de la poupe pour suivre ce sillage blanc [...] Je ne méprise pas l'anecdote, si d'habitude je tente de l'interpréter. J'en jouis au contraire. Puisse mes nouveaux invités éprouver au récit de mes médiocres aventures autant de satisfaction que j'ai eu moi-même à les vivre<sup>69</sup>.

Des six semaines passées par Faure en Inde, le lecteur partage de nouvelles facettes de la vie du voyageur et quelques sensations racontées par touches impressionnistes. Par exemple, pour se rendre de Ceylan à la côte hindoue, Faure prend un petit bateau anglais qui navigue en mer agitée. Il y fait la rencontre d'un Cinghalais malade et accompagné de sa fille, auquel il

---

<sup>67</sup> Élie Faure, « L'Âme Hindoue ou divin trop divin », *D'Autres terres en vues*, op. cit., p. 133, 134.

<sup>68</sup> Élie Faure, *Reflets dans le sillage*, publié à la suite de *Mon Périple*, op. cit., pp. 193-347.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 196, 197.

cède sa place, mais il n'en dit pas davantage<sup>70</sup>. Pour parcourir l'immensité de l'Inde, Faure prend de nombreux trains derrière les fenêtres desquels il voit défiler les paysages, une forêt, un temple en ruine, de grands fleuves d'où surgissent les habitations<sup>71</sup>. Le voyageur côtoie aussi la foule indienne qui déferle dans les gares. Faure souligne combien, en Inde comme nulle part ailleurs, le train est un moyen de transport qui permet d'être « mêlé à la vie universelle et locale<sup>72</sup> », un espace où les populations débordent et se bousculent le long du trajet. Comme Albert Londres le faisait, en 1922, dans les pages d'Excelsior<sup>73</sup>, Faure se remémore et détaille une « foule inouïe pour l'amateur de pittoresque, pouilleuse, hirsute, loqueteuse » ; une foule « criblée de couleurs », des « hommes à peu près nus, surtout dans le Sud, et d'un noir mat, avec un torchon autour des reins, et sur la tête, le turban vert, alizé, perle, citron », tandis que les femmes, souvent « en haillons », portent « des bracelets d'argent [qui] sonnent autour des chevilles et des bras, quelquefois du poignet au coude<sup>74</sup> ». Le récit évoque avec précision les mouvements et les singularités de la foule indienne, « la ruée vers les convois [...] des marchands, des mendiants, des porteurs, des mille professionnels de la corvée, du menu négoce, de l'infirmité et de la misère<sup>75</sup> ». Faure s'attarde aussi sur le flot de singes nichés dans les arbres bordant le quai, se mêlant aux miséreux et se faufilant entre les wagons pour « recueillir les débris jetés des voitures<sup>76</sup> ». Il confie s'être mêlé, dans les wagons, à la foule bigarrée, lors de ses déplacements indiens, précisant que « cela est fort mal vu » pour un Européen et que la plupart du temps, sa démarche diffère de celle des Britanniques :

Dans une gare, un jour, un Hindou de haute caste — ou du moins je le suppose car il n'est pas facile de deviner la caste des Hindous — m'adresse la parole : « Vous n'êtes pas Anglais monsieur ? —

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>73</sup> Lire Albert Londres, « Le Grand départ pour l'Extrême Orient », Inde, octobre et novembre 1922, dans *Câbles et reportages*, Paris, éd. Arléa, pp. 710-737.

<sup>74</sup> Élie Faure, *Reflets dans le sillage*, publié à la suite de *Mon Périphe*, *op. cit.*, p. 216, 217.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> *Ibid.*

Non, monsieur. A quoi le voyez-vous ? — Vous avez souri en regardant cet enfant<sup>77</sup> ».

Dans le développement consacré aux trains et aux gares ponctuant son périple autour du monde, les souvenirs indiens tiennent une place importante dans le texte. Favorisant une lecture documentaristante du réel, Faure revient sur des images précédemment évoquées et ajuste sa vision des choses vues et vécues : « Les Hindous voyagent beaucoup. On a l'impression, quand on parcourt les Indes, d'un mouvement prodigieux de trains et de foules qui ne cesse ni jour ni nuit<sup>78</sup> ». Faure a apprécié parcourir l'Inde en train. Malgré la longueur des trajets, il fait l'éloge de l'organisation des compagnies de chemins de fer et de la ponctualité des correspondances, du respect des horaires, de la possibilité de location de sacs de couchage, de couvertures et d'oreillers qui procurent un certain confort malgré la promiscuité et les vas-et-viens nocturnes<sup>79</sup>. Faure revient également sur quelques-uns des paysages aperçus depuis les fenêtres des wagons, accentuant les effets de contraste ou une certaine monotonie et soulignant toutefois au lecteur le caractère lointain et fragmentaire des descriptions : l'aspect désertique et « sans espérance » de la côte du Coromandel qui s'étend jusqu'au Gange et d'où surgit un « temple pyramidal tout gaufré de sculptures » ; la verdure luxuriante d'une île « submergée de bois et de palmes, constellée de gazon anglais et parcourue de rizières sinueuses<sup>80</sup> ». Cependant, malgré l'abondance des régions traversées ou des couleurs de visages et de turbans, chaque représentation ramène Faure à l'évocation de la misère étendue aux populations variées. Du paysan au citoyen, l'Inde lui paraît triste, les porteurs des gares sont souvent réduits à la mendicité, « les deux mains tendues en avant, la paume ouverte<sup>81</sup> ». La jungle hindoue dessine une « étendue morne et pauvre » aux « horizons dépouillés », tandis que les temples et les tombeaux tombent en ruines<sup>82</sup>.

---

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 220.

Subséquentement, le troisième chapitre consacré aux souvenirs des chemins empruntés par Faure en automobile permet un nouvel ajustement des visions indiennes. Les distances focales réduites, le regard du voyageur se précise, les descriptions s'étoffent et Faure partage ses expériences du terrain — « la domination écrasante des falaises sculptées de Mahavellipore, leurs troupeaux d'éléphants, leurs bandes de singes, leurs cobras qui se balancent, et Çiva endormi sous l'essaim des apsaras<sup>83</sup> » —, et ses rencontres avec les autochtones de diverses ethnies<sup>84</sup>. Suivant le même registre documentaire, dans le chapitre consacré aux étapes dans les hôtels, Faure confie et contextualise avec enthousiasme quelques-unes de ses découvertes culinaires : « Il m'était difficile, après quelques jours d'un entraînement sans révolte, de me passer du kari au cours de ces repas hindous que servent avec tant de discrétion ces valets silencieux, toujours pieds nus, mais si élégamment vêtus de blanc » ; « je garde un souvenir attendri d'un certain chou à l'huile de coco que préparait spécialement pour moi la très charmante mère de la nombreuse famille parsi dont j'ai été l'hôte [...] à Bombay<sup>85</sup> », précise-t-il. À l'inverse, Faure relate avoir souffert de l'inconfort des *bungalows* situés aux premiers étages des gares, dans le Sud indien, notamment à Madura, des étapes ingrates qu'il désigne, par métaphore, comme « des points de suspension dans l'enchantement du voyage<sup>86</sup> ».

Dans *Reflets dans le sillage*, description et subjectivité sont donc au centre du dispositif de réécriture du périple effectué entre 1931 et 1932 : l'historien-voyageur revisite sa mémoire et réordonne des souvenirs privilégiant une relecture de ceux-ci sous l'angle du réel documenté, plutôt que de la dissertation métaphysique. Les confidences se déploient de manière progressive, par strates, en fonction des situations spatiales du voyageur : depuis des aperçus lointains et fugaces à bord de transatlantiques ou de trains, jusqu'au rétrécissement du champ du regard, lors des étapes, des visites de sites *in situ* et de rencontres incarnées

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 242, 243.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 250.

par les hommes ou les bêtes. Ainsi, le lecteur s'approche peu à peu d'une intimité vécue par l'historien de l'art en terre indienne. La confrontation à l'Inde est éprouvée graduellement, de façon psychologique et physique. Chez Faure, les sentiments les plus personnels et les questionnements existentiels demeurent les outils d'échange dominant dans l'écriture de la mémoire, ce sont eux qui dynamisent des visions plus terriennes du parcours indien. Le retour mémoriel sur les cités qui ponctuèrent le périple et le marquèrent est aussi chez Faure l'occasion de partager ses pratiques de flâneur nocturne inexpérimenté. Par exemple, dans les « rues tortueuses » et « bordées d'échoppes de bois » d'Anuradhapura, « la vieille capitale de Ceylan<sup>87</sup> », ne s'étant pas muni d'une lampe torche pour éclairer son chemin dans la nuit, Faure avoue suivre les pas de « l'homme providentiel qui cheminait devant [lui] », puis, « s'il déviait de [sa] route, [il attendait] sur place qu'un autre arriva à [sa] hauteur<sup>88</sup> ».

D'une manière générale, cependant, les récents événements politiques qui gangrènent l'Europe de 1937 — dont la prise du pouvoir par les nazis — teintent la dernière version du périple d'un nouvel écho mélancolique<sup>89</sup>. Ainsi, s'écartant des premiers élans d'un éloge de la modernité autant que de l'anecdote pittoresque, *Reflets dans le sillage* se clôt sur un rappel historico-politique de la figure de Gandhi. Dans la temporalité du périple, Faure situe le dirigeant politique et le guide spirituel entre un « symbolisme promis à l'éternité » — observée lors de son arrivée spectaculaire à Bombay — et un « instant éphémère dans le remous et le brassage continu des peuples et des idées<sup>90</sup> » — catalysé par l'arrestation à son domicile, deux jours plus tard. C'est que le voyage a résolument aiguisé l'œil philosophe de l'historien de l'art en celui, plus véhément, du grand reporter.

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> Jean Lacouture, « Élie Faure : l'œil véhément », *op. cit.*

<sup>90</sup> Élie Faure, *Reflets dans le sillage*, *op. cit.*, p. 347.